



En aparté
Le mur du son
Page F 2



Alain Vadeboncoeur
engagé pour la santé
Page F 6

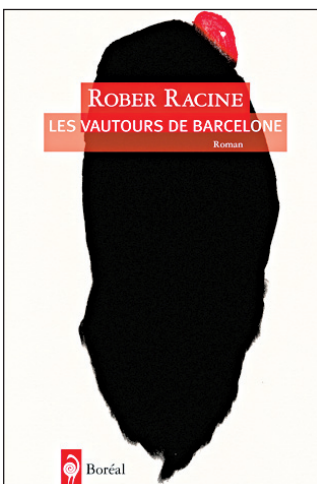
LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 OCTOBRE 2012



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



Rober Racine, l'art et le CŒUR des choses

CHRISTIAN DESMEULES

De quoi se nourrit une œuvre? Rober Racine nous suggère, lui, d'aller voir du côté de la métaphore du vautour. Oiseau de proie qui guette, picore, lacère et met en pièces ce qui est déjà mort, banalement et sans symboles, rien que pour perpétuer la vie. En retour, comme un autre versant de l'horreur et du dégoût qu'il nous inspire souvent, on concédera au vautour «*l'art de voler, la science des vents et le secret de la respiration vraie*».

L'équivalent de cette nourriture-pourriture chez l'homme — ou chez ce paroxysme de l'homme qu'est l'artiste —, c'est peut-être les souvenirs: amours mortes, deuils, enfances lointaines, membres fantômes. Pour l'artiste, qu'il soit écrivain, peintre ou musicien, ajoutons à cela d'autres œuvres encore: images, objets, musiques ou livres. Autant de choses mortes dont il se nourrit et auxquelles il redonne vie en les régurgitant. Ainsi soit-il.

La tentation est forte, bien sûr, d'établir un lien entre ces réflexions et le propre travail de création de Rober Racine. L'artiste résolument multidisciplinaire né à Montréal en 1956, qui publie *Les vautours de Barcelone*, dernier volet d'un triptyque (intitulé *Le cœur de Mattingly*) commencé en 1999 avec *Le cœur de Mattingly*, un texte dramatique, et poursuivi trois ans plus tard, en 2002, avec *L'ombre de la Terre*, roman qui est encore à ce jour son livre le plus

fort. Moins «*cérébral*», à la fois plus poétique et plus organique.

L'art des correspondances

Si c'est son travail en arts visuels qui lui a valu depuis la fin des années soixante-dix une vaste reconnaissance internationale, Racine n'en est pas moins un véritable touche-à-tout de la création: vidéo, documentaire et création radiophonique, chorégraphie, musique contemporaine, littérature. Et son travail littéraire est le reflet de cet art de la correspondance qui traverse son œuvre éclatée.

Ceux qui ont lu *L'ombre de la Terre* s'en souviennent: Gabriella, une Québécoise de 34 ans dont le cœur «*bat au rythme des miracles de la science*», est la plus grande interprète des madrigaux de Carlo Gesualdo, prince et compositeur italien du XVI^e siècle. Un personnage à la légende noire, à la fois artiste et assassin. Souffrant d'une grave maladie cardiaque, Gabriella a reçu le cœur d'un astronaute qui a marché sur la Lune. Son «*bien-faiteur*» lui a laissé croire que le cœur qu'elle a reçu était celui d'un meurtrier.

Qu'est-ce qu'un interprète? Un être qui vibre ou qui revit, comme ce personnage de Gabriella, en modulant ce qui le traverse.

Dans un essai «*savant*» qu'il consacrait plus tôt cette année au travail (littéraire et plastique) de Racine, *Imago lexis*. Sur Rober Racine, Sylvain Campeau croit, à juste titre, qu'il existe chez l'écrivain «*un effet de migration qui fait que s'éprouvent dans l'un comme dans l'autre médium des ma-*

nières semblables de faire naître sens et fiction». S'intéressant surtout aux œuvres visuelles créées par Rober Racine dans les années 1980 et 1990, qu'il met en relation avec son premier roman, *Le mal de Vienne* (l'Hexagone, 1992), l'auteur y explore notamment le formidable travail de «*découper-coller*» à l'œuvre chez Racine.

La sagesse des vautours

Dernier volet de la trilogie, *Les vautours de Barcelone*, roman dense et parfois un peu hermétique, est une quête de mémoire et de vérité. Le père de Gabriella, pilote d'avion et personnage qui était, on s'en souvient, au cœur de *L'ombre de la Terre*, s'est suicidé en écrasant son avion sur la cage des vautours du zoo de Barcelone.

Gabriella se rend là-bas à la fois pour s'y recueillir et pour essayer de récolter des indices sur ce geste insensé. La soprano prépare les *Trois airs pour un opéra imaginaire* du compositeur québécois Claude Vivier, mort assassiné à Paris à l'âge de 34 ans (tiens, tiens), qu'elle a été invitée à interpréter dans la chapelle décorée par Matisse à Vence, dans le sud de la France.

En attendant, et très vite, un étrange dialogue s'engage avec les sept vautours, «*les beaux chéris*», qui commentent comme un chœur grec son existence, la série de drames inouïs qui l'ont secouée et qui continuent à battre à travers elle. La voix d'une certaine sagesse millénaire qui lui raconte son père, la vie, la mort, l'amour.

Au zoo de Barcelone, elle fait aussi la rencontre d'une jeune femme qui visite et dessine chaque jour les oiseaux nécrophages. Pour «*apprendre à disparaître*», dira-t-elle. Mort et création, Eros et Thanatos,

VOIR PAGE F 2: RACINE

LIVRES

EN APARTÉ

Le mur du son



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Au cours des derniers jours, il m'a fallu réaménager mon bureau dans un autre lieu. Du coup, j'ai dû emballer des livres, bien des livres, un à un, patiemment.

On souhaite qu'il ne viendra pas, ce jour qu'on imagine toujours hautement improbable où il faut bien se résoudre à déplacer sa bibliothèque pour faire place à autre chose. Quel temps perdu!

Pareil exercice permet au moins de constater que même dans sa propre bibliothèque, tous les auteurs ne se valent pas.

«*Qui sommes-nous pour juger de la valeur des livres?*», me suis-je fait dire cette semaine.

Que sommes-nous devenus, me suis-je dit, pour estimer qu'il convient de n'en plus juger?

Un monde qui croit de plus en plus que toutes choses sont égales au nom de la liberté de chacun ne saisit pas à quel point il met de la sorte l'intelligence aux fers. Dans le juste souci d'un accès démocratique à la culture, convient-il de remplir les fossés de l'ignorance par un infantilisme incapable de distinguer même la vacuité?

L'occasion d'un déménagement permet au moins, disais-je, de retrouver avec bonheur ces livres dont l'équilibre, la sensibilité, l'harmonie des différentes parties autant que de leur écriture vous remontent soudain à l'esprit.

Cette semaine, je me suis



JAY NEMETH / WWW.REDBULLCONTENTPOOL.COM / AGENCE FRANCE-PRESSE

Cette semaine, Felix Baumgartner a franchi le mur du son en sautant de 39 000 mètres dans le vide, selon ce que rapportaient les médias, jamais une chute n'avait conduit l'homme si haut.

pris cent fois à m'arrêter pour relire des passages soulignés. (Non, je ne vous en ferai pas la liste.) Si bien que ce qui devait occuper deux jours de travail a fini par me coûter une bonne semaine de temps libres.

Dans le fatras d'un déménagement, tous les livres apparaissent éminemment vulnérables. A commencer par les livres de poche, imprimés sur du mauvais papier, souvent aussi mauvais que celui sur lequel est produit votre

journal. Ils jaunissent, se dessèchent et accusent vite le poids du temps. S'ils ont quelques années, les voilà plus abimés que n'importe quel ouvrage ancien relié.

J'étais à écarter pareils livres et à en emballer d'autres par brassées lorsque mon regard s'est arrêté, dans un coin d'étagère, sur *Québec 1998*, une sorte de résumé de l'année précédente publié alors par *Le Devoir* et Fides. Qu'est-ce qu'il faisait là, ce fourre-tout

millésimé? Égaré au milieu de l'ordre alphabétique très approximatif de ma bibliothèque, il trônait entre des livres de Le Clézio, Claude Lanzmann, Paul-Marie Lapointe et Michèle Lalonde.

L'égaré était marqué d'un signal. J'ouvre. Je lis. Pierre Cayouette, un de mes prédécesseurs et ancien patron au *Devoir*, y signe un constat annuel pour l'édition. Il y clame haut et fort, à la lumière de ce qu'il a entendu cette année-là

lors d'un forum sur l'«industrie du livre», que le temps du prix unique au Québec est bel et bien arrivé! «*Une tendance force s'est en effet dégagée parmi les éditeurs et les libraires en faveur de la mise en place d'un prix unique fixé par les éditeurs.*» A peu près toutes les instances du livre sont d'accord, note-t-il.

Le temps pressait déjà. Depuis, il n'y a donc eu que du temps perdu.

J'ai continué d'emplier mes car-

tons, souriant en moi-même.

Felix Baumgartner fait un pas en avant et se laisse tomber de la voûte du ciel. Suit une chute de 39 000 mètres.

Un petit pas pour l'homme et un grand du côté du vide.

Tête en bas, jambes en l'air, est-ce là de quoi convaincre l'humanité de sa supériorité sur la nature?

La nature est bien sûr éroulée de rire devant pareil aventurier de l'éphémère. Cependant, à en croire les médias, jamais une chute n'avait conduit l'homme si haut.

Pour avoir atteint la vitesse du son en sautant dans le vide, Baumgartner a permis à son commanditaire, spécialiste de pareilles prouesses vaines, d'obtenir les grands titres des actualités du monde pendant au moins une journée. Vous vous imaginez? 39 000 mètres dans le vide! Pendant ce temps, l'imagination, le bon sens et la science n'ont pas progressé d'un centimètre.

L'Himalaya est désormais disponible sous forme de forfait aventure. On peut aussi envisager de courir un marathon après avoir nagé 3,8 km et roulé à vélo 180 km. Ou encore plonger en apnée à plus de 200 mètres. Et quoi encore?

Au fond, l'objectif final d'un grand aventurier moderne reste toujours d'atteindre le premier des zones confortables des salles de rédaction, là où l'on célèbre plus que jamais la célébrité dans des miroirs tournés vers l'éphémère.

C'est d'ailleurs avec ces mêmes miroirs aux alouettes qu'on voudrait désormais nous convaincre qu'existent les livres.

jfnaudeau@ledevoir.com

POLARS

Les masques du mensonge

MICHEL BÉLAIR

Ment-on de la même façon dans une culture et dans une autre? Est-ce que le contraire de la vérité se porte aussi long en Norvège, par exemple, que dans le Midwest américain? Y a-t-il un point commun entre les apparences, où que l'on soit sur la planète?

À la lecture de ces deux gros livres aux titres similaires (*Les apparences, Faux-semblants*), le point commun qui s'impose est d'abord celui de la qualité de

l'écriture — donc de la traduction —, sans oublier un autre constat, indéniable: Gillian Flynn et Kjell Ola Dahl racontent tous deux des histoires complètement tordues. Et à Oslo tout comme dans le Missouri («*Mezzourà*»), les fausses vérités réussissent souvent à prendre le visage de la respectabilité.

Jeune couple new-yorkais branché, Amy et Nick sont des bobos à l'aise vivant de leurs mots... jusqu'à ce que, brusquement, ils se voient mis à

mal par l'arrivée massive d'Internet, des réseaux sociaux et de la blogosphère. Voilà qu'on les retrouve paumés dans une petite ville du Midwest, North Carthage, pas très loin de St. Louis; lui, derrière un bar et elle, à ruminer sur sa chute. C'est là qu'Amy va construire pièce par pièce, mot par mot même, l'univers d'apparences qui va piéger son mari, Nick, la police, ses rares amis et tous ceux qui osent encore l'approcher, le lecteur y compris.

Cette Amy Elliot Dunn est vraiment un être absolument hors-norme. Belle, brillante, surdouée, introvertie, la jeune femme saura vous mener vous aussi par le bout du mot; son intelligence démoniaque en fait l'un des personnages les plus bizarres et les plus dangereux que l'on ait rencontrés depuis longtemps. Méfiez-vous: vous vous y laisserez prendre.

À Oslo, l'enquêteur Frank Frølich est sur la piste de trafiquants lorsqu'il tombe sur une jeune femme étrange... qu'il retrouvera quelques jours plus tard chez un vieil ami d'enfance dans le rôle de la future mariée. Puis, coup de théâtre,

le corps nu de la même jeune femme est découvert dans une benne à ordures, ébouillanté, enroulé dans un film plastique.

Ici aussi les apparences font en sorte que l'enquête s'égaré dans une foule de directions possibles. Il faudra toute la détermination de Frølich pour réussir à faire la lumière sur cette sombre affaire où l'amitié et les rapports entre les gens s'inscrivent presque toujours en porte-à-faux, l'inspecteur l'appréhendera à ses dépens.

Deux livres qui vous laisseront un arrière-goût de fiel au fond de la gorge...

Collaborateur
Le Devoir

LES APPARENCES

Gillian Flynn
Traduit de l'américain par
Éloïse Esquié
Sonatine
Paris, 2012, 570 pages

FAUX-SEMBLANTS

Kjell Ola Dahl
Traduit du norvégien
par Alain Gnaedig
Gallimard, «*Série noire*»
Paris, 2012, 354 pages

NUMÉRO 136

les écrits

Domingo Cisneros
Jean-Philippe Bergeron
François Guerrette
Jean Larose
Pierre Dancot
Guyllaine Massoutre
Fabien Abrassart
Line McMurray
Andrée A. Michaud
Carl Bessette

HOMMAGE À NAIM KATTAN
Salah Stétié
Yves Bonnefoy
Hélène Cixous
Vénus Khoury-Ghata
Nicole Brossard
Georges Leroux
Alain Médam
Christine Palmieri
Jacques Allard
Naim Kattan

LANCLEMENT
ET HOMMAGE À NAIM KATTAN
Vendredi 26 octobre à 19 h
Maison des écrivains
3492, av Laval
(métro Sherbrooke)

IN MEMORIAM
Claude Lévesque
Madeleine Gagnon,
Hélène Matte

Portfolio: Domingo Cisneros

En vente dès le 15 octobre. Le numéro: 10\$. www.lescrits.ca

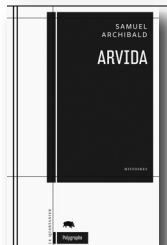
Invitations à la librairie Paulines



Mercredi 24 octobre 19 h 30

Rencontre avec
Pierre Maisonneuve, journaliste

Contribution: 5 \$



Judi 25 octobre 19 h 30
Judi littéraire

Avec Samuel Archibald
Prix des libraires 2012

Animation: Claudia Laroche
Contribution: 5 \$

Paulines
LIBRAIRIE

Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

SODEC
Québec

Sodome en Corée

La commission éthique de publication de Corée du Sud évitera le pilonnage des *120 journées de Sodome*, écrit en 1785 par un marquis de Sade alors emprisonné à la Bastille, et cette fois édité par Dongsuh Press. La même commission avait étiqueté en septembre le livre comme «*extrêmement obscène et cruel*» et comptabilisait les descriptions d'inceste, de nécrophilie, de pédophilie et de sadisme pour justifier sa condamnation. Cette fois, «*les auditeurs de la commission, après avoir étudié les documents remis par la maison d'édition, ont conclu que le livre avait été écrit pour plonger dans le côté sombre de l'âme humaine et non pour simple-*

ment provoquer une excitation liée au sexe ou à la violence».

George Bataille était arrivé à la même conclusion dans les années 1950, dans *La littérature et le mal*: «*Personne à moins de rester sourd n'achève Les cent vingt journées que malade: le plus malade est bien celui que cette lecture énerve sensuellement.*» Le livre devra toutefois être présenté en Corée seulement sous sachet plastique scellé, porter l'étiquette «*publication nocive pour les mineurs*» et être vendu aux 19 ans et plus. Pier Paolo Pasolini a fait de ce sulfureux récit un film en 1976, y mêlant des événements de la Seconde Guerre mondiale.

Avec *Le Monde*



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

RACINE

SUITE DE LA PAGE F 1

comme l'endroit et l'envers d'un même geste, sont ici partout comme chez eux.

Entre Houston, Montréal, Paris, Vence, Varsovie (d'où elle poussera jusqu'à Auschwitz au cours d'un samedi après-midi ensoleillé), au gré de la trajectoire de mémoire suivie par le personnage de Gabriella, le roman de Rober Racine ratisse large. De la catastrophe la plus intime jusqu'au génocide.

La beauté des phrases n'est pas, a priori, le premier souci de Rober Racine. Ce n'est peut-être pas non plus le second. Roman à la couleur froide et «*intellectuelle*», chargé de multiples correspondances et d'une abondance de détails — éléments d'art ou

d'Histoire, minutieuses descriptions de décoration intérieure —, *Les vautours de Barcelone* compose une mécanique romanesque, sinon parfaitement huilée, à tout le moins étonnante et ample comme une immense caisse de résonance. Une histoire de création et de destruction.

LES VAUTOURS DE BARCELONE

Rober Racine
Boréal
Montréal, 2012, 304 pages

IMAGO LEXIS. SUR ROBER RACINE

Sylvain Campeau
Triptyque
Montréal, 2012, 156 pages

LITTÉRATURE

Coups de feu



DANIELLE LAURIN

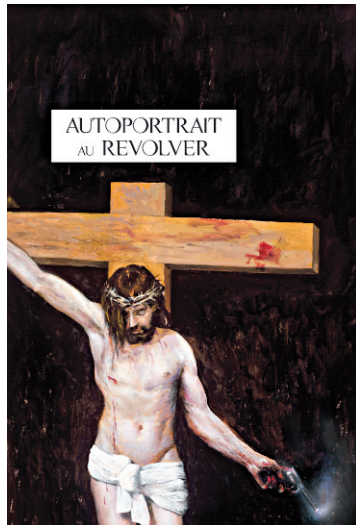
On cherche d'abord la porte pour entrer dans ce roman sombre où s'entremêlent plusieurs voix, plusieurs temps. On cherche longtemps le fil entre les différentes histoires, entre le présent, le passé et le conditionnel du récit. Puis ça nous happe, comme un ressac.

Ça se joue par en dessous, ça s'insinue à notre insu. Ça nous échappe et nous aspire, ça nous rebute et nous attire en même temps. C'est très curieux. Autant tout nous paraît embrouillé à première vue, autant on finit par saisir qu'il pouvait difficilement en être autrement.

Bien sûr qu'on résiste, au début. On se tient sur son quant-à-soi, on se méfie. Trop, c'est trop: trop alambiqué, compliqué, surchargé de symboles, d'images, de prophéties, trop énigmatique, pour ne pas dire ésotérique.

On ne le sait pas encore, mais on est en plein dedans. On est dans la folie, dans la détresse des personnages du roman. C'est le tour de force de l'auteure, Marie Christine Bernard: nous emmener, par petites touches, au moyen de courts chapitres qui s'apparentent à des arrêts sur image, dans un monde parallèle qui a sa propre structure, sa propre logique.

Les personnages du livre sont tous plus ou moins poqués. Prisonniers d'eux-mêmes, de leur passé. Ce pourrait être la ligne directrice



du roman: ce qui nous précède nous définit, ce que l'on tait, ce que l'on nous a caché aussi, tout cela influence qui on est.

Nous sommes dans la tête de tous les personnages en même temps. Les morts comme les vivants. Et dans ces têtes-là, c'est touffu, c'est noir, c'est détraqué. Alors que c'est la lumière qu'ils cherchent.

Outre la voix de chacun, on entend aussi quelqu'un venu de nulle part, qui joue un rôle pouvant s'apparenter à celui de coryphée dans les tragédies grecques. Sauf que ce narrateur s'exprime au conditionnel. Ce n'est pas tant ce qui a eu lieu qui nous est raconté, mais ce qui pourrait advenir. Cela ajoute encore à l'étrangeté du récit.

Dans ce tourbillon de voix qui s'entrechoquent, les deux figures dominantes sont un peintre schizophrène et une obèse mal-aimée, humiliée. On les approche en parallèle, on apprend peu à peu des bribes de leur histoire respectives, de leur passé. Mais on

sait qu'ils vont finir par se rencontrer. L'histoire d'amour nous est annoncée, en même temps qu'elle est sans cesse retardée.

On plonge d'abord dans toute cette noirceur, cette détresse qui les habite, les ronge à l'intérieur. On ressent physiquement les choses en même temps qu'eux. Là-dessus, Marie Christine Bernard, lauréate du prix France-Québec 2009 pour *Mademoiselle Personne*, en beurre épais, c'est vrai. Mais ça produit son effet.

On se demande comment ces deux poqués là vont pouvoir sortir de leur cauchemar enfin. Mais on a quelques indices. Du côté de la lumière qu'ils recherchent chacun de leur côté, comme j'ai dit.

Car le peintre fou peint, justement. Et il est mélomane, amoureux de la musique de Bach, en particulier, on va comprendre pourquoi: c'est lié à son histoire familiale. Il cherche à atteindre dans ses toiles la beauté qu'il perçoit dans la musique de son mentor.

Quant à l'obèse mal-aimée, humiliée, elle trouve sa lumière dans les soins qu'elle apporte aux personnes âgées dont elle s'occupe dans une «résidence privée miteuse». Ces «petits vieux puant la pissée, sans famille, laissés à croupir dans des fauteuils pour tant de mois», elle les prend dans ses bras tout à tour, une fois par jour, même si c'est interdit, au risque de se faire mettre à la porte. C'est la beauté qu'elle apporte au monde de son côté.

Alors voilà, Jude et Angélique vont finir par se croiser. Entre-temps, on aura vu graver autour d'eux d'autres poqués. Dont un grand-père at-

teint de la maladie d'Alzheimer, qui cherche sa femme disparue depuis des lunes. Et un vieil autochtone un peu chaman, clairvoyant, qui a connu enfant les pensionnaires de Blancs.

On aura vu Angélique l'obèse s'enfoncer dans une relation malsaine avec un homme tordu, sadique. Mais «comment refuser des caresses dont on est sevrée depuis qu'on a atteint quarante livres, c'est-à-dire depuis l'âge de cinq ans?». On l'aura vue lutter, enfin, contre sa propension à l'autodestruction.

On aura vu Jude le peintre lutter contre ses fantômes, celui de sa mère suicidée, en particulier. On l'aura vu divaguer. S'imaginer qu'une vieille chatte aveugle peut deviner ses pensées. Entendre Dieu lui parler. Et, finalement, lutter contre sa folie.

On sentira l'attirance s'installer entre le jeune homme et la jeune femme. On sentira le danger, aussi. Danger de voir un fou se venger à coups de revolver pour sauver une obèse abusée.

On mesurera à quel point le titre du roman, *Autoportrait au revolver*, est à prendre au pied de la lettre. De même que l'image du Christ en croix avec un revolver à la main reproduite sur la couverture.

Pour le reste: la fin ne nous attend pas là où on croyait la trouver. Elle nous emmène déjà ailleurs. Là où il est possible, peut-être, de recommencer. Même si rien ne peut être effacé.

AUTOPORTRAIT AU REVOLVER
Marie Christine Bernard
Hurtubise
Montréal, 2012, 224 pages

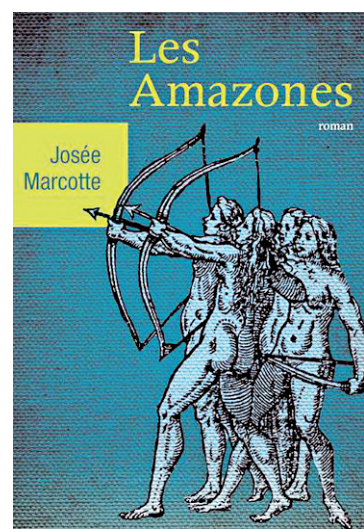
Amazones anciennes et modernes

SUZANNE GIGUÈRE

Les Amazones demeurent l'un des mythes antiques les plus fascinants. Ces héroïnes guerrières apparaissent pour la première fois dans la littérature dans l'*Illiade* d'Homère. Figures imaginaires, mythologiques ou littéraires, mais aussi femmes réelles, elles sont ainsi convoquées depuis l'Antiquité jusqu'aux auteurs des XIX^e et XX^e siècles, à travers les exemples de Kleist, Gracq, Wolf et Jelinek.

Une jeune auteure de Québec, Josée Marcotte, actualise à sa manière le thème antique des femmes guerrières. Elle déconstruit le mythe des Amazones en le reproduisant à l'excès. Les femmes qu'elle dépeint sont campées dans un univers postapocalyptique, dans un environnement qui pourrait être l'Europe ou l'Amérique. Elles appartiennent à un clan exclusivement féminin, dominé par des dirigeantes puissantes et dures. Militarisées, peu instruites, malléables et sans conscience propre, elles sont sous l'emprise des mères fondatrices. Dans un monde où les relations hommes-femmes sont vidées de leur composante reproductrice, où avoir un garçon, un ennemi, est susceptible de bouleverser l'équilibre de la société, on leur apprend jusque dans leur chair à haïr l'Autre. Une vie à sens unique au nom du combat contre l'Autre, le clan des hommes. Et pourtant... Pourtant, dans ce monde dit «féminin», la violence, la douleur, la colère et la solitude demeurent présentes.

Josée Marcotte met en scène de façon très singulière une société matriarcale hors-norme, utopiste jusqu'à la défaite. Une Amazone, Tirésias, finit par admettre l'absurdité stérile de la guerre que mènent ses sœurs d'armes. Elle dénonce une révolte féminine qui ne fait qu'imiter les valeurs patriarcales. «Nous ne saurons jamais si de ce régime autarique des mères fondatrices aurait pu naître quelque chose de beau et de plein, car la femme a recréé le jeu de



pouvoir des hommes.» Les Amazones optent finalement pour la rencontre avec l'Autre, n'ignorant pas que la frontière entre les sexes reste une zone d'affrontement. «Nous inventerons le début d'un monde où la rencontre avec l'Autre est possible. Nous sortirons de cette grotte d'attente mortiferaire pour aller vers eux, conscientes et consentantes.»

Dans un récit épique, bien mené et résolument féministe, la prose de Josée Marcotte, à la fois singulière et plurielle, s'enrichit de l'écho des Ducharme, Giguère, Yergeau, Rimbaud, Volodine, Vian, Percec, Woolf, Michaux. *Les Amazones* se présente sous la forme de microrécits (47), chacun s'attachant à décrire l'une ou l'autre femme du clan. On découvre des femmes issues des écrits bibliques, de la mythologie gréco-romaine, de l'histoire de l'ancienne Égypte ou bien sorties de l'imaginaire de l'auteure.

Tout en déconstruisant le mythe antique des Amazones, Josée Marcotte déconstruit aussi le mythe d'une écriture qui subvertirait par sa différence l'écriture masculine.

Collaboratrice
Le Devoir

LES AMAZONES
Josée Marcotte
L'instant même
Québec, 2012, 94 pages

Dans le sable des dunes

SUZANNE GIGUÈRE

« Dans le dénuement j'ai trouvé l'abondance. À la différence que je peux, moi, repartir quand je le veux. » Dans *Le brodeur*, nous suivons les pas d'une jeune coopérante partie au Burkina Faso pour construire une école, un puits et pour reverdir le quart d'un village. Parachutée à la lisière du Sahel où en un battement de cils on passe de la clarté du jour à une nuit d'encre, elle comprend sur place qu'elle a tout à apprendre.

Un premier roman d'une étonnante maturité porté par une écriture très imagée et un ton très juste

rouge, peu lui importe. Gémir n'est pas de mise dans le petit village de Bokin, il n'y a de place que pour l'apprentissage et l'observation attentive de la vie des villageois. La narratrice voit toutefois ses convictions mises à l'épreuve face à un ensemble de réalités nouvelles: «J'ai le sentiment que nos compréhensions des choses ne se complètent ni ne se rejoignent mais volent l'une au-dessus de l'autre sans se frôler, se regardant avec amusement.» Le rationalisme et l'individualisme, traits de la civilisation occidentale, tranchent avec la vision du monde des Burkinabés largement enracinée dans la culture traditionnelle, ainsi qu'avec leur mode de vie communautaire. Se retrouvant face à un mode de vie inconnu, la narratrice s'immerge dans la culture sahélienne et tombe amoureuse du brodeur du village. Leur histoire s'écrit dans

le sable des dunes. «Je tremble toujours un peu en serrant sa main tendue dans la mienne, qu'il retient tout juste assez longtemps pour que je sache. Que je comprenne que nos silences seront des échos, que nos pas chercheront sans cesse à se croiser.» Deux cents jours qu'elle est là, plongée dans l'indécision, elle ne sait si elle doit partir ou rester: «L'homme a deux pieds mais ne peut suivre deux chemins en même temps», murmure le brodeur. La jeune coopérante laisse derrière elle une histoire en suspens avec l'assurance que «ce qui reste inachevé reste pour toujours merveilleux».

L'Histoire n'est pas en reste dans ce récit qui parle de la rencontre Occident-Afrique. Outre le rappel du commerce négrier et l'évocation des soldats africains «qui ont servi de chair à canon au nom de la France durant les deux grandes Guerres», la romancière nous replonge dans la tourmente des années 1980 au Burkina Faso avec l'assassinat du président Thomas Sankara (1987), leader emblématique qui a légué aux générations futures l'emblème de la probité et la conscience historique de l'inaliénabilité de la lutte contre toutes les oppressions. Elle aborde également dans la deuxième partie de son récit la problématique de l'immigration africaine et du mirage européen. Pas de ton accusateur, plutôt une invitation à la réflexion.

L'expérience très personnelle de Bianca Joubert en terre africaine va bien au-delà de l'œil du visiteur. La rencontre des cultures irrigue son récit. Le brodeur plaide pour une harmonie dans la différence. Lauréate du Prix littéraire Radio-Canada 2008, la romancière nous offre un premier roman d'une étonnante maturité, porté par une écriture très imagée et un ton très juste.

LE BRODEUR
Bianca Joubert
Marchand de feuilles
Montréal, 2012, 160 pages

Roch Carrier en zone d'adolescence

LOUIS CORNELLIER

Auteur du célèbre conte *Le chandail de hockey* (1979), dont un extrait figure sur nos billets de cinq dollars, Roch Carrier a toujours fait une place à la littérature jeunesse dans son œuvre foisonnante. Cette saison, il renoue avec ce genre en lançant deux romans pour adolescents qui ouvrent la collection «Zones de turbulences». Il s'agit, pour le romancier, d'explorer des situations difficiles vécues par des jeunes d'aujourd'hui.

Dans *C'est certain que je t'aime, bébé!*, Camille, une belle adolescente presque parfaite, vit ses premiers émois amoureux. Ça aurait pu bien se passer, mais son prétendant, plutôt fanfaron, l'attire dans un guet-apens alcoolisé qui fait en sorte que l'idylle naissante tourne en eau de boudin.

Dans *Embardées sur le chemin de l'école*, un ado issu d'un milieu privilégié reconduit des copains chez eux après les classes, avec la voiture de son père, et se retrouve malgré lui complice d'un vol chez un fleuriste qui tourne mal.

Tous les deux conclus sur des fins ouvertes, ces romans, mettant en vedette les élèves d'une même école, ne sont pas

sans qualités ni sans défauts. Bon conteur, Carrier donne à ses récits une visée pédagogique. Les dérapages, suggèrent-ils à ses jeunes lecteurs, surviennent subrepticement. Tout va bien quand, soudain, des pièges se présentent, attribuables à l'alcool, à la drogue ou aux mauvaises influences, qu'on n'avait pas vu venir. Sur ce plan, Carrier même bien le jeu puisqu'il parvient à faire réfléchir sans sermonner.

Son style, toutefois, pêche par abus d'explications là où des évocations contextuelles auraient suffi, ce qui donne l'impression que le romancier s'adresse à des ados sur un ton trop enfantin. Il arrive aussi que son âge (75 ans) le trahisse, comme quand il écrit que monsieur Martin étend son bras sur les épaules de sa femme pour la reconforter, «comme un homme doit le faire».

Collaborateur
Le Devoir

C'EST CERTAIN QUE JE T'AIME, BÉBÉ!
et
EMBARDEES SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Roch Carrier
Médiaspaul
Montréal, 2012, respectivement 96 et 104 pages

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

b Bonheur d'occasion Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Art québécois et international Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Broduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...
- Éditions : Art Global, Corbeil, Erta, La Frégate, Michel Nantel...

Refus Global, le Vierge incendié Reliures d'art

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Livres anciens avant 1800 Americana et Canadiana Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 8 au 14 octobre 2012	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR
Romans québécois	
1	Les délaissées Denis Monette/Logiques 2/4
2	Les héritiers d'Enkidieu • Tome 6 Nemeroff Anne Robillard/Wellan 1/4
3	La vie épique de Charlotte Lavigne • Tome 3 Cabernet... Nathalie Roy/Libre Expression -/1
4	Les sœurs Beaudry • Tome 2 Les violons se sont tus Michelle Lalonde/Goëlette 3/4
5	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture Patrick Sénécal/Alire 4/8
6	Les sœurs Beaudry • Tome 1 Éveline et Sarah Micheline Delpé/Goëlette 5/9
7	Je me souviens Martin Michaud/Goëlette 6/6
8	La fiancée américaine Éric Dupont/Marchand de feuilles -/1
9	Fanette • Tome 5 Les ombres du passé Suzanne Aubry/Libre Expression -/1
10	Madame Tout-le-Monde • Tome 2 Jardins de givre Juliette Thibault/Hurtubise 7/5
Romans étrangers	
1	Quinquante nuances de Grey • Tome 1 E. L. James/Lattès 1/2
2	Une place à prendre J. K. Rowling/Grasset 2/3
3	Substance secrète Kathy Reichs/Robert Laffont 3/3
4	Copycat James Patterson Michael Ledwidge/Archipel 10/2
5	Kalken Jean-Christophe Grangé/Albin Michel 5/3
6	Les morsures du passé Lisa Gardner/Albin Michel 4/3
7	Les sœurs Andreas Eleanor Brown/Marabout 6/10
8	Barbe bleue Amélie Nothomb/Albin Michel 7/5
9	L'amour dure trois ans. Le roman suivi du scénario du film Frédéric Beigbeder/LGF -/1
10	Les années perdues Mary Higgins Clark/Albin Michel 8/2
Essais québécois	
1	Lettres à un jeune politicien Lucien Bouchard Pierre Cayouette/VLB 1/5
2	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides 3/8
3	La mafia irlandaise de Montréal D'Arcy O'Connor/La Presse 2/2
4	Design? Frédéric Metz/Flammarion Québec -/1
5	Privé de soins. Contre la régression tranquille en santé Alain Vadeboncoeur/Lux -/1
6	Les clés de la Maison-Blanche. Sexe, fric et vote Richard Héto Alexandre Sirois/La Presse 4/6
7	Papineau. Erreur sur la personne Yvan Lamonde Jonathan Livermois/Boréal -/1
8	Dernière l'information officielle 1950-2000 Claude Jean Devrioux/Septentrion 5/2
9	C'était au temps des mammouths laineux Serge Bouchard/Boréal -/1
10	La juste part David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10 10/2
Essais étrangers	
1	Reflets dans un oeil d'homme Nancy Huston/Actes Sud 1/5
2	Anthropologie de la globalisation Marc Abélès/Payot 2/2
3	L'illusion Obama. Le pouvoir de l'argent aux États-Unis John R. McArthur/Lux 7/2
4	Les lois fondamentales de la stupidité humaine Carlo M. Cipolla/PUF 3/9
5	Une histoire populaire de l'humanité Chris Harman/Boréal 5/7
6	Premier bilan après l'apocalypse Frédéric Beigbeder/Grasset -/1
7	La mort de l'élite progressiste Chris Hedges/Lux -/1
8	La question du séparatisme. Le combat du Québec... Jane Jacobs/VLB -/1
9	homo economicus, prophète (égaré) des temps nouveaux Daniel Cohen/Albin Michel -/1
10	Sortez-nous de cette crise... Maintenant ! Paul R. Krugman/Flammarion -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Les prix littéraires et le ciel du roman

Reflets de société et d'époque, certains romans peuvent attirer le large tirage des prix littéraires, sans que la grogne conservatrice des lecteurs, comme cela arrive, affecte « le pays de la littérature ». Cette année, plus de 300 prix littéraires seront attribués. Il y aurait 1500 prix et concours distingués, et pas que pour les romanciers.

GUYLAINE MASSOUTRE

Sait-on que la romancière Marie NDiaye, grand prix 2012 du théâtre décerné par l'Académie française, est primée après Minyana, Mouawad, Novarina, Vinaver? Que le grand prix de la poésie va à Jean-Claude Piron, après Venaille, Dupin, Khoury-Ghata, Deguy? Ces œuvres sont rares. Mais qu'Angot, vedette si contestable, attende le prix Décembre, cela sert-il la littérature?

Depuis longtemps, les jurés littéraires, sustentés de rhétorique et de bons repas, surplombent les critiques. Que digèrent-ils de la matière littéraire qui ne soit pas actualité, longévité, ardeur, lisibilité, joliesse, œuvre confirmée par le chiffre des ventes? Y a-t-il place pour la singularité?

Dans ce panorama des valeurs unanimes, les nuances ne manquent pas. Balayés à huis clos, les absents sont renvoyés à leur table d'écriture! Demeurent les Vassilis Alexakis (Stock-Goncourt), Julia Deck (Minuit-Femina), Philippe Djian (Gallimard-Médicis), parmi les « meilleurs crus 2012 », que voici.

Alexakis, *L'enfant grec*

Promenade dans le temps et dans Paris, ce quatorzième roman commence en Grèce,

telle une autobiographie. Souvenirs et chronique, tout se mélange ensuite, comme dans ce jardin public parisien où passent les silhouettes, les conversations, les éclats de réel et riens instantanés.

Un peu mal fagoté, l'ouvrage n'a pas plus de forme que Guignol au théâtre de verdure. La métaphore revient, testamentaire, gouvernant le livre un peu loin que son signataire. Deux fils y entourent un père vieillissant, narrateur qu'on tiendra pour l'auteur, pivot de tous ces épisodes — « *J'écris en quelque sorte sous la dictée de mon texte* ». La fresque, vivante, pépie de dialogues à tous crins. Loin des statues antiques, les figures vont à l'allure intrépide des romans populaires, publiés jadis en feuilleton.

Deck, *Viviane Élisabeth Fauville*

Lecture parfaite pour s'abîmer quelques heures d'affilée dans la fiction. Ce petit polar psychologique est parfaitement maîtrisé. Pris dans un angle dérangeant au début, le récit alterne du je au vous, le personnage féminin assassin capte l'attention. La distance, le rythme, le ton, tout est excellent: on y voit bien, d'un peu de loin, qui trame ce scénario: le bébé; le compagnon; la dérangée; le psy qu'elle a tué.



Trente livres plus tard, Philippe Djian a présenté « Oh... », l'un de ses meilleurs romans.

Premier roman très Minuit, c'est beckettien, mi-sérieux, mi-narquois, mélodramatique et allégre. Le punch final relève du déjà-vu, mais on aimera. Ah, ces fictions qui ne débordent pas dans le réel... On n'aurait pas l'idée d'en développer une thèse, mais bien de se divertir ainsi, le temps d'une lecture émouvante et sans danger.

Djian, « Oh... »

Après trente livres, Djian n'est pas essoufflé. C'est même un de ses meilleurs livres. Avec lui, voici le fantasme investi, la

mécanique machiavélique montée-démontée, l'Amérique et ses phrases hachées, accrocheuses, ses espaces nocturnes à hanter. Théâtrale, la voix de Djian est un monologue de scène, celui d'une femme de 50 ans, violée, qui se réveille dans son monde où tout vient de changer.

Plus exigeant qu'il n'y paraît, ce roman de fureur et de honte, d'enfermement et de rage est à lire lentement. Ses dialogues sont chargés entre les lignes, plongée interrogative dans une proximité déré-

glée. L'enquête court, menée par la victime, prête à noter tout ce qu'elle ne voyait pas avant: les relations avec et entre ses proches.

Maître des ambiances, des pièges et de forces latentes, hollywoodien de cœur mais classique de forme, Djian signe là un bon roman, huis clos où l'effraction du personnage féminin est tenue à distance du spectateur. Un regret, cependant. L'absence de sentimentalisme, irréprochable, déclenche une caméra qui ne se commet pas avec le lan-

gage de la folie qui est vue.

L'ENFANT GREC

Vassilis Alexakis
Stock
Paris, 2012, 316 pages

VIVIANE ÉLISABETH FAUVILLE

Julia Deck
Minuit
Paris, 2012, 155 pages

« OH... »

Philippe Djian
Gallimard
Paris, 2012, 237 pages

LITTÉRATURE DE VOYAGE

Le sentier des Appalaches pour les nuls

CHRISTIAN DESMEULES

Prenez un écrivain mobile. Bill Bryson (*Motel Blues*, *American rigolos*, *Une histoire de tout ou presque...*), par exemple, a multiplié depuis 40 ans les allers-retours entre les États-Unis et le Royaume-Uni. Lancez-le sur l'un des plus anciens et des plus longs sentiers de randonnée en Amérique du Nord: la mythique Appalachian Trail et ses 3500 kilomètres de montagnes, de boue et de marins-gouins. Équipez-le d'un sac trop gros et trop lourd dans lequel manquera souvent l'essentiel.

Et puisque ça ne suffit pas, pour pimenter l'aventure, donnez-lui aussi un compagnon de voyage étrange, ronchon et exceptionnellement disponible pour cette longue aventure (lire: au chômage). Voici Katz. Un ami d'enfance un peu perdu de vue, qui préférera regarder des épisodes d'*X-Files* confortablement installé dans une chambre de motel plutôt

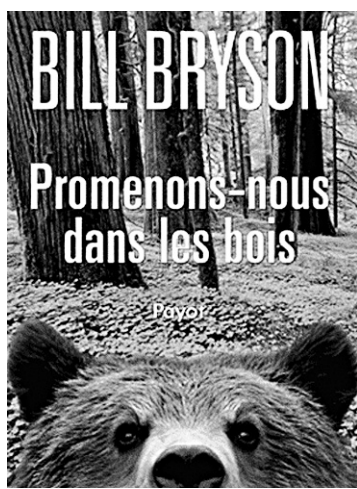
que de reprendre la route.

Un vrai duo comique, combinaison parfaite de logique intrépide et de naïveté à la Sol et Gobelet, lancé à l'assaut de villages fantômes du Maine, *hill-billies* de la Virginie, motels mi-teux, dépanneurs aux tablettes clairessemées et poussiéreuses. À ce chapitre, le sous-titre de l'édition anglaise était plus parlant: il était surtout question de redécouvrir les États-Unis (nos amis français parleraient de « l'Amérique profonde »).

Et j'oubliais: assaisonnez tout ça d'un peu de suspense qui prendra la forme d'une bonne phobie des ours.

Lorsque vous aurez mis tous ces éléments ensemble, vous aurez une petite idée de ce qu'est *Promenons-nous dans les bois*, le récit à la fois instructif et souvent hilarant d'une tentative de traversée de l'Appalachian Trail faite par l'écrivain à la fin des années 1990.

De là à dire qu'il existe une recette infallible pour faire un



bon livre, il ne manque qu'un ingrédient. Il faut aussi du doigté. Et Bill Bryson, assurément, en possède.

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS

Bill Bryson
Traduit de l'anglais
(États-Unis) par Karine Chaunac Payot
Paris, 2012, 352 pages

Raymond Radiguet ou l'insolence

GILLES ARCHAMBAULT

On mesure mal aujourd'hui l'intensité de l'accueil qui fut fait à la parution en 1923 du *Diable au corps*. Son auteur, âgé de 19 ans, racontait la liaison d'un adolescent de 15 ans avec une femme dont le mari était aux armées. Dans les années de l'après-guerre, alors qu'on se relevait tant bien que mal d'un conflit plus que douloureux, il y avait matière à scandale. Le jeune âge du héros, sa désinvolture, son amoralisme n'arrangeaient rien. Il n'en fallait pas plus pour qu'un éditeur astucieux, Bernard Grasset, se charge de recourir à des moyens de publicité inédits à l'époque pour faire de ce roman un succès commercial.

Plus de 100 000 exemplaires vendus en quelques mois. Mais qu'en est-il en 2012? Alors que les frontières du dicible s'élargissent de plus en plus dans le domaine de la fiction, que la censure en Occident ne s'applique plus guère que sur des matières politiques, un lecteur peut-il encore se scandaliser? Certes non. Et c'est tant mieux. Le scandale n'étant qu'un recours qui traduit une faiblesse de caractère. Mais qu'en est-il de l'intérêt que peut prendre ce même lecteur que rien ou à peu près ne peut heurter?

À mon avis, on peut lire *Le diable au corps* pour sa valeur littéraire. La critique a trop insisté sur l'aspect du roman qui le fait s'apparenter à l'entreprise de madame de La Fayette. Il y a dans l'écriture de Radiguet une désinvolture, une irrévérence qu'on chercherait en vain dans *La princesse de Clèves*. Même s'il a

toujours nié le contenu autobiographique de son livre, Radiguet n'a convaincu personne. Il y a dans l'écriture même des saillies que seule peut fournir la mémoire.

Mais pourquoi parler de Radiguet aujourd'hui? L'occasion m'en est fournie par la parution des *Œuvres complètes* de notre auteur. La chose peut surprendre. À part *Le diable au corps* et *Le bal du comte d'Orgel* et quelques poèmes, y avait-il matière suffisante pour justifier pareille entreprise? Je répondrais par l'affirmative. J'admets aisément que d'entrée j'étais méfiant. Qu'avait à me dire un écrivain mort à 20 ans et dont la précocité était peut-être le principal atout? Le hasard a fait que j'ai relu avec délectation *Le diable au corps* il y a quelques mois et que son autre roman ne m'a laissé que de vagues mais agréables souvenirs. C'était donc vers la poésie et les proses diverses que propose cette édition que je me suis dirigé. Avec le plus grand des ravissements.

Radiguet se montre la plupart du temps d'une très grande liberté de ton. Il ne s'encombre pas de nuances, pressé qu'il est de se tailler une place. Il est entré très tôt dans le monde adulte et semble pressentir sa mort. Une fièvre typhoïde l'emporte alors qu'il n'a même pas pu veiller à la correction du *Bal du comte d'Orgel*. Il a 20 ans et dans le délire final, il se dit « fusillé par les soldats de Dieu ».

Pendant sa courte vie, il aura côtoyé bon nombre de figures importantes de la vie culturelle parisienne de son époque, Juan Gris, Modigliani, Brancusi, Max Jacob, Tristan

Tzara, Apollinaire. Et, bien évidemment, Jean Cocteau, dont on a soupçonné (apparemment à tort) qu'il avait été un amant. De nombreuses liaisons féminines apporteraient un bémol à cette version des choses. Il avait la réputation de dormir peu, de mener une vie mondaine intense et d'aimer en même temps la réclusion studieuse.

Le terme de « météore des lettres françaises » que l'on applique à Radiguet est justifié. Mais il y a plus que le phénomène littéraire. Dans ces pages écrites souvent à la va-vite nous ravit souvent un primesaut nettement original. Il y a parfois un peu de Diderot et de Stendhal dans ce style qui ne cherche pas à en avoir.

Les auteurs de cette édition des *Œuvres complètes*, Chloé Radiguet et Julien Cendres, ont choisi de ne pas recourir à un appareil critique élaboré. Je ne déplore pas leur décision. Il ne fallait pas enterrer cette prose et ces vers dans un fatras universitaire. Pour les curieux, et pour eux seulement, ils offrent les *Lettres retrouvées* du même Radiguet. La plupart des missives reproduites ne dépassent pas l'anecdotique. On peut sans trop de mal les ignorer.

Collaborateur
Le Devoir

ŒUVRES COMPLÈTES

Raymond Radiguet
Omnibus
Paris, 2012, 883 pages

LETTRES RETROUVÉES

Raymond Radiguet
Omnibus
Paris, 2012, 445 pages

L'ours et le puits magique

Simple et efficace sur le plan narratif pour les moins de 5 ans. Avec *Le puits* (La Pastèque), Nadine Robert, Brigitte Henry et Christopher Duquet proposent une rencontre amusante avec un ours en peluche intrigué par un bruit qu'il entend au fond d'un puits. On est quelque part au milieu d'une forêt. Il va y faire descendre un seuil... la surprise va remonter jusqu'à lui. Bouquin jeunesse cartonné, ce récit bien léché tranche avec les images pixelisées qui ont

tendance à sursaturer l'imagerie des bambins de la génération iPad, avec des photographies mettant en scène un véritable ours en peluche dans un environnement fabulé avec du bois, des plumes, de la mousse ou des pommes. On est un peu dans l'univers de Ludovic de l'ONF, de Kiri le clown ou du sympathique Colargol. Tout ça pour distraire les enfants en rappelant de bons souvenirs aux parents.



Le Devoir

VIENT DE PARAÎTRE

Dossier

Que vive la langue!

NUMÉRO 760 • NOVEMBRE 2012

Les auteurs sont:

Emiliano Arpin-Simonetti, André Beauchamp, Mario Beaulieu, Suzanne-G. Chartrand, Gilles Gagné, Brigitte Haentjens, Robert Laplante, Michel Pagé, Marc Termote et Sophie Thiébaud.

À lire aussi: le carnet de José Acquelin, la chronique littéraire de Virginia P. Bordeleau, un regard critique sur l'assemblée constituante en Islande, l'historique du carré rouge et un débat sur le droit de grève étudiant: faut-il l'encadrer?

Artiste invitée: Lisa Tognon

Sommaire détaillé et abonnement en ligne:
www.revuerelements.qc.ca



8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 40 \$ Deux ans: 70 \$
À l'étranger (un an): 55 \$
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)
514-387-2541 p. 226 | relations@cfj.qc.ca
Relations: 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 6,00 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

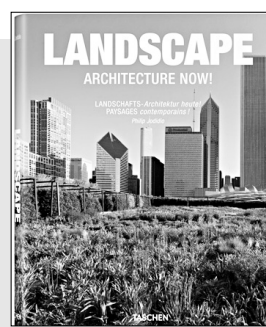
Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LIVRES

LA VITRINE

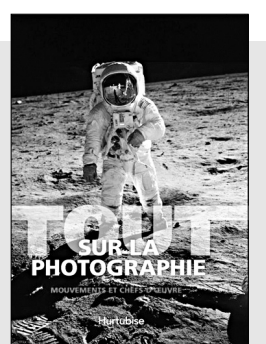


BEAU LIVRE

LANDSCAPE
ARCHITECTURE NOW!
Philip Jodidio
Taschen
Cologne, 2012, 416 pages

De plus en plus, l'architecture moderne s'aventure du côté du paysage. En fait, l'engouement pour l'architecture verte et l'écologie a fait du paysage et de l'aménagement extérieur un des nouveaux champs de prédilection de l'architecture d'avant-garde. Autrefois réservée aux palais ou aux jardins royaux, l'architecture du paysage envahit aujourd'hui tous les domaines du bâti, s'intéressant tant aux parcs qu'aux gratte-ciel, aux places publiques, aux ponts, aux monuments commémoratifs et aux musées. Des champs ondulés de vagues vertes créées par l'architecte Maya Lin aux États-Unis au musée Miho de Shiga enfoui sous le sol par I.M. Pei, en passant par la High Line à New York, les liens entre architecture et nature prennent aujourd'hui mille formes différentes, comme le démontre la diversité des projets sélectionnés dans ce énième volume de la série *Architecture Now!* Qu'il soit très naturel ou puissamment urbain, le mariage des formes et du vivant fait éclater la conception classique de l'architecture de paysage.

Isabelle Paré

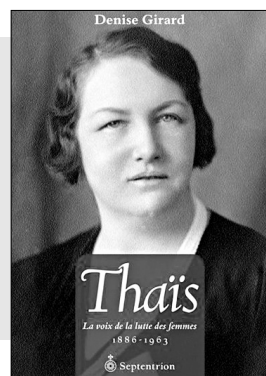


PHOTOGRAPHIE

TOUT SUR LA PHOTOGRAPHIE
MOUVEMENTS ET CHEFS-D'ŒUVRE
Hurlbut
Montréal, 2012, 576 pages

Les images nous submergent. Elles apparaissent par centaines de milliers tous les jours, de plus en plus nombreuses. Mais la plupart ne durent pas, alors que certaines semblent éternelles. Dans ce gros livre, sorte de dictionnaire de la photographie depuis ses origines au XIX^e siècle jusqu'à nos jours, on propose un survol des principaux courants et des principales figures de la photographie, à grand renfort d'images, de schémas, de gros plans et de lignes du temps. Les principaux genres sont passés en revue. À travers tout cela, on trouve les photographes incontournables: Man Ray, Bellocq, Sander, Evans, Eggleston, Araki, Woodman, etc. Leur travail est toujours envisagé à travers une œuvre particulière. Comme dans toutes les anthologies du genre, il se produit dès lors un effet de nivellement trompeur. Tout n'est pas égal entre ces photographes. Tout ne peut pas se ramener à deux pages, au risque de produire des distorsions fâcheuses. Comment accorder le même espace aux projets de souvenirs de classe de Marcelo Brodsky et en accorder ensuite seulement deux à Cartier-Bresson aussi? Ce sont les limites que pose un livre du genre. À noter aussi qu'il s'agit là à l'origine d'un projet anglais, traduit par les soins de Flammarion. Il y a là une inclination perceptible vers l'univers de la photographie anglo-saxonne.

Jean-François Nadeau



BIOGRAPHIE

THAÏS
LA VOIX DE LA LUTTE DES FEMMES
1886-1963
Denise Girard
Septentrion
Québec, 2012, 269 pages

À quinze ans, on la voit sur une photo couverte des pieds à la tête de fourrures de renard. Elle voyage bientôt en Europe. Puis on apprend qu'elle monte sur des estrades pour servir à ses auditoires des discours favorables au droit de vote des femmes au Québec. Parmi ses sœurs, on trouve Justine Lacoste-Beaubien, fondatrice de l'hôpital Sainte-Justine, et Marie Gérin-Lajoie, qui se voue à l'amélioration de la condition des femmes par divers moyens. Mais qui connaît Thaïs Lacoste, née en 1886 dans un milieu très bourgeois où les alliances entre bonnes familles se multiplient? Sa biographe, Denise Girard, ne manque pas d'enthousiasme envers son sujet et il faut souligner son immense mérite: son travail dans les archives nous permet de découvrir enfin une femme injustement laissée dans l'ombre malgré son incontestable importance historique. Peut-être la biographe montre-t-elle tout de même un peu trop d'enthousiasme pour son sujet, au point de négliger de remettre vraiment en perspective et dans une juste proportion les prises de position de son sujet. S'il est vrai, par exemple, que Thaïs Lacoste revendique pour les femmes le droit de vote — ce en quoi elle contribue le plus à la mise en place d'une certaine émancipation féminine —, il faudrait aussi considérer dans cet engagement la part vouée à strictement soutenir le Parti conservateur et ses intérêts. Ce parti, celui des hommes de sa puissante famille, ne penche pas forcément du côté du progrès social. C'est le moins qu'on puisse dire. En ce sens, la philanthropie et l'éducation se vouent parfois, sous des dehors intéressants, à ne fournir que les formes renouvelées d'un conformisme social ancien. On l'oublie trop souvent.

Jean-François Nadeau

Gide et le moi, ferment du monde

MICHEL LAPIERRE

À l'heure où l'Union européenne reçoit le prix Nobel de la paix pour son action réconciliatrice de six décennies, Frank Lestringant complète sa décapante biographie d'André Gide, nobélisé en 1947 pour une œuvre littéraire qui, plurielle comme l'Europe, entremêlait Montaigne et Goethe en cultivant le paradoxe. Féru de classicisme mais tourné vers l'avenir, Gide fut l'un des premiers à saluer la marginalité novatrice d'Artaud et de Michaux.

Profitant, comme le tome I, de sources peu connues, le second volume très massif d'*André Gide l'inquisiteur* renouvelle les connaissances sur la période qui s'étend de 1919 à 1951 dans la vie du prosateur français, que son confrère allemand Thomas Mann considérait comme «le plus grand écrivain contemporain». Tout en nuances, l'ouvrage de Lestringant nous éclaire sans pourtant nous priver des plaisirs de la surprise et du questionnement.

Il est à l'image d'une phrase de Gide écrite en 1921: «*Le triomphe de l'individualisme et le triomphe du classicisme se confondent.*» Décelant dans la beauté de l'œuvre classique un «romantisme dompté», l'écrivain affirme: «*Un grand artiste n'a qu'un souci: devenir le plus humain possible, — disons mieux: devenir BANAL.*» Grâce à cette épuration, l'artiste ac-

«Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre...»

complit un miracle. Gide conclut: «*C'est ainsi qu'il devient le plus personnel.*»

L'esthétique de l'auteur du roman expérimental *Les faux-monnayeurs* (1925) s'assimile à un humanisme aussi cathartique qu'aventureux. «*L'œuvre d'art accomplie sera, juge l'écrivain, celle qui passera d'abord inaperçue.*» Il rappelle, par exemple, que Blake et Stendhal «*n'ont écrit que pour les générations à venir.*» Dans la lettre de remerciement de Gide à l'Académie suédoise qui lui décerne le prix Nobel, Lestringant voit «*une alliance très personnelle de simplicité et d'orgueil.*»

Le lauréat y avoue qu'il rêvait d'une gloire qui, comme celle de Keats, de Nietzsche ou de Kierkegaard (la dimension continentale des références est toujours marquée), ne viendrait que «*plus ou moins longtemps*» après sa mort. Ironique, il accepte donc le prix «*à la manière dont un enfant reçoit une récompense.*»

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Principes et gravité

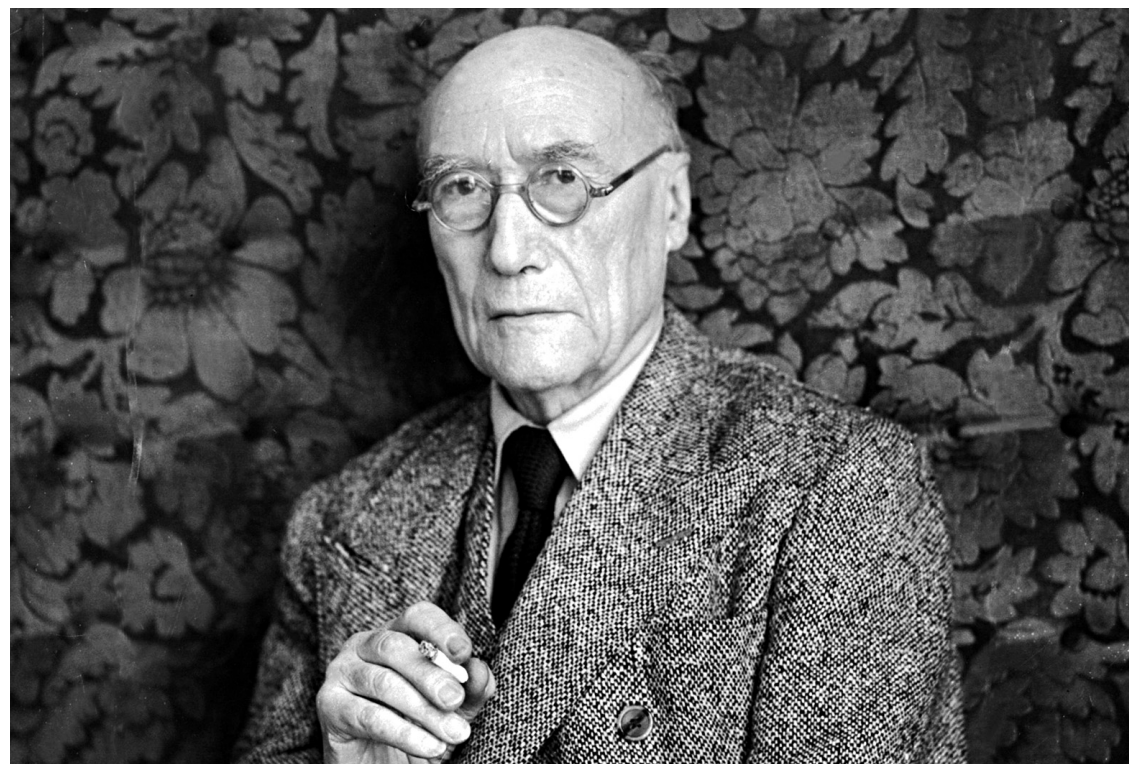
CHRISTIAN DESMEULES

N'y voyez surtout rien de désobligeant, mais les points de vue de Roland Bourneuf volent souvent au ras du sol.

Un groupe d'hommes assis autour d'un trou à la surface d'un lac gelé, des odeurs d'humus et de fumier, un arbre abattu, des bernaches qui font la sieste couchées sur le sable et «*la tête dans l'aile.*»

Dans *Points de vue*, Roland Bourneuf tend une invitation à «*regarder ce qui est à nos pieds et ce qui nous habite.*» Il observe d'un œil aiguisé quelques principes élémentaires de la gravité. Ce qui nous vaut une série de courtes méditations qui sont parfois terre à terre, parfois éthérées. Et un éloge de l'odorat précède une apologie ambiguë des bagages, du *Wanderer* et de «*l'esprit pérégrinant.*»

Mais l'auteur de *Venir en ce lieu*, de *Pierres de touche* et de *Lammonite* (L'instant même, 1997, 2007 et 2009), né en Auvergne en 1934, longtemps professeur à l'Université Laval, romancier et nouvelliste, visite aussi quelques hauts lieux et discute de poésie et de voyance. À un spectacle



AGENCE FRANCE-PRESSE

André Gide a reçu le Nobel en 1947 pour une œuvre littéraire qui entremêlait Montaigne et Goethe.

La portée égotiste de l'esthétique et de l'humanisme gidiens se retrouve dans l'idée, d'abord positive, que l'écrivain se fait en 1934 du communisme, vision dont son biographe souligne l'importance. Gide préconise rien de moins qu'un «*individualisme communiste*»! Pour lui, l'artiste marxiste doit rester fidèle à ses élan intimes. Il précise: «*Ce n'est qu'ainsi qu'il peut faire œuvre utile et servir la société.*»

Mais, à la suite de sa visite de

l'URSS deux ans plus tard, Gide perd ses illusions, tout en gardant de sa rencontre avec Pasternak (déjà dissident en secret) l'impression d'un tête-à-tête avec «*le génie*» et d'une «*amitié violente*» qui naissait. Son jugement est sans appel: «*Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre...*»

Le rejet du communisme renforce, chez lui, un humanisme toujours changeant mais esclavé, jusqu'à la mort, d'une obsession redoutable: l'attraction sexuelle vers les jeunes garçons. Hanté par l'idée que chacun des êtres humains est une succession d'images qui s'opposent les unes aux autres et convaincu que «*le monde sera sauvé par quelques-uns*» seulement, Gide ne cessera de laisser croire que le moi, si inventif, peut aussi nous déchirer.

Collaborateur
Le Devoir

ANDRÉ GIDE
L'INQUIÉTEUR
Tome II
Frank Lestringant
Flammarion
Paris, 2012, 1536 pages

Roland Bourneuf

Points de vue

ESSAIS



capté sur une plage cubaine, un tout-inclus où bronzent une théorie de visages asservis par la «*tyrannie des objets*», Bourneuf oppose la mémoire de deux voyageurs occidentaux au Tibet.

Comme le flux qui circule de façon ininterrompue entre les pieds, le regard et l'âme d'un marcheur, l'unité de ces fragments de pensée est dans le regard qui les a mis au monde et qui les porte.

Collaborateur
Le Devoir

POINTS DE VUE
Roland Bourneuf
L'instant même
Québec, 2012, 120 pages

Invitation
Lancements et remise du
Prix Spirale Eva-Le-Grand

Mercredi 24 octobre à 18h30
Librairie Olivieri

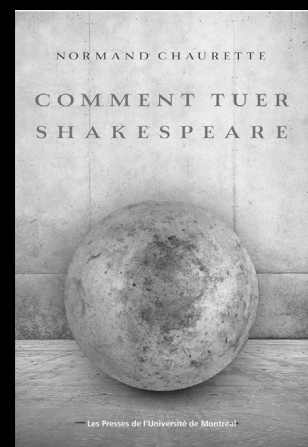
5219, Côte-des-Neiges, Montréal
[Métro Côte-des-Neiges]
Tél.: 514-739-3639

Pour information:
spiralemagazine@yahoo.com

Spirale
arts lettres sciences humaines

Normand Charette
Lauréat 2011-2012 du
Prix Spirale Eva-Le-Grand

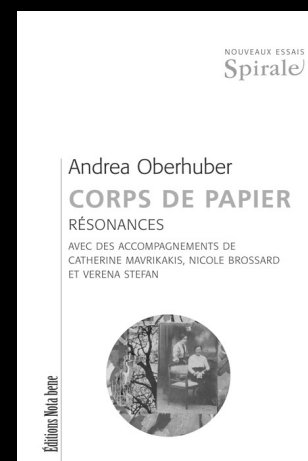
L'équipe de *Spirale*
a l'immense plaisir
de remettre son prix
annuel de l'essai à
Normand Charette
pour son livre
remarquable
*Comment tuer
Shakespeare* (PUM).



Lancements

Nous profiterons
de l'occasion pour
souligner la
parution de
Corps de papier.
Résonances, de
Andrea Oberhuber,
ainsi que la
publication de
notre numéro
d'automne dont le
dossier, «*États de
corps*», est consacré
à la danse, et le
portfolio à l'artiste
Stéphane Gilot.

Venez célébrer
avec nous!



Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE
un monde différent

Pour nous appuyer :

www.alternatives.ca • 514.982.6606

ESSAIS

Alain Vadeboncoeur ou l'engagement pour la santé



LOUIS CORNELIER

Fils du regretté écrivain et syndicaliste Pierre Vadeboncoeur et de Marie Gaudouy, une travailleuse sociale engagée, le docteur Alain Vadeboncoeur, comme ses parents, se bat pour la justice sociale. Il publie, ces jours-ci, *Privé de soins. Contre la régression tranquille en santé*, un important essai qui se porte avec ardeur et sensibilité à la défense du système de santé public québécois.

Le grand intérêt de cet ouvrage tient à ce qu'il offre un point de vue informé, argumenté et de gauche sur le sujet. Communicateur sympathique mais un peu ennuyeux à l'écran — il est vrai que parler de 15-20 maladies en une heure, comme le veut le concept des *Docteurs* (Radio-Canada), n'est pas l'idée du siècle —, Alain Vadeboncoeur est diablement plus captivant en essayiste engagé.

Cette idée d'engagement, d'ailleurs, est au cœur de sa démarche. Le «*métier*» de médecin, écrit-il, est certes un des plus beaux et «*fait [sa] joie depuis plus de 22 ans*», mais il s'accompagne d'un devoir fondamental. «*La médecine, explique l'essayiste, est un pacte social et non un partenariat d'affaires.*»

Notre société respecte et valorise les médecins, elle paie leur formation et leur offre un encadrement professionnel de haute qualité. «*Les médecins en sont redevables, même s'ils ont tendance à l'oublier*, insiste Vadeboncoeur. *Plusieurs agissent comme des affranchis qui se seraient construits eux-mêmes, leurs qualités personnelles expliquant entièrement leur réussite et leur position sociale. Ils se sentent libres d'agir et de décider qui, où et quand ils vont soigner. Mais cette liberté n'est qu'une illusion, une fausse perspective en fait: le médecin n'a d'autre choix que de s'engager, car il doit presque tout à la société dont il est issu. Une vie médicale réussie, c'est d'abord ce grand engagement.*» Admettez que lire une telle profession de foi sous la plume d'un médecin fait déjà du bien et rassure: non, Amir Khadir n'est pas seul; ses collègues regroupés dans l'organisation Médecins québécois pour le régime public, dont Vadeboncoeur est le président, sont avec lui.

La solidarité humaine

L'engagement d'un médecin consiste bien sûr à aider les gens en les soignant et en les soulageant, mais cela ne suffit pas. Les principaux déterminants de la santé et de la longévité, rappelle Vadeboncoeur, sont socioéconomiques: revenu, statut social, conditions de travail, éducation, environnement social et physique, habitudes de vie et réseau de soutien.

Par conséquent, pour être vraiment fidèles à leur mission, les médecins doivent «*s'engager*



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Pour le docteur et essayiste Alain Vadeboncoeur, «*la médecine est un pacte social et non un partenariat d'affaires.*»

afin d'influer aussi sur les déterminants de la santé que je viens de citer, auxquels la solidarité humaine contribue bien davantage que la confrérie médicale, insiste Vadeboncoeur. Et dans cette solidarité concrète, la part qui devrait tenir le plus à cœur aux médecins, à tous les médecins, c'est notre système de santé public lui-même.»

Ce système n'est pas parfait, reconnaît le médecin militant en pointant l'attente à l'urgence, les difficultés d'accès à un médecin de famille, le manque d'infirmières et les délais pour passer un test ou subir une chirurgie. Il accomplit néanmoins son devoir avec une appréciable efficacité.

En 30 ans, par exemple, la mortalité prématurée a connu une baisse de 49% au Québec (qui se classe parmi les meilleurs du monde à ce chapitre). De plus, les patients traités sont largement satisfaits des soins reçus. «*Se pourrait-il que la propension de nos médias à mettre en avant les failles du système contribue à forger une opinion publique particulièrement négative?*», demande Vadeboncoeur, qui détruit du même souffle l'argumentation selon laquelle les dépenses publiques en santé exploseraient et nous mèneraient dans un gouffre financier.

La solution consistant à faire entrer plus de privé dans l'équation (au Canada, la proportion est déjà de 30%), pour supposément sauver le système, serait catastrophique pour le bien

commun, explique le médecin. Elle coûterait, au total, plus cher et donnerait préséance à ceux qui ont des moyens plutôt qu'à ceux qui ont des besoins.

Vadeboncoeur cite des études qui montrent que les frais de gestion sont plus élevés dans le secteur privé, que les normes de qualité y sont plus basses et que les tests inutiles (bilans de santé, tapis roulants, scans et autres radios en prévention) mais payants y sont légion. Le privé, ajoute-t-il, soigne moins de patients, choisit les patients faciles, c'est-à-dire riches et en santé, au détriment des malades et refille ses pots cassés et les cas lourds au public. «*J'aime mieux, conclut Vadeboncoeur, un système de santé imparfait, mais juste, qu'un système de santé plus parfait pour certains et moins pour d'autres.*»

Des solutions

Le médecin militant ne se contente pas de défendre l'actuel système public. Il avance des solutions visant à l'améliorer. Il invite d'abord les bien-portants à ne pas médicaliser leurs petits bobos («*cette pédagogie devrait débiter à l'école secondaire*»). Il propose de revoir la manière dont les soins sont offerts pour faire en sorte que les spécialistes ne fassent pas des gestes qui reviennent aux omnipraticiens et que ceux-ci délèguent des tâches à des infirmières.

La pertinence des soins, poursuit-il, doit être

analysée. Actuellement, de nombreux gestes médicaux (tests diagnostiques, dépistage, colonoscopies préventives) sont réalisés en pure perte. La pertinence des médicaments est aussi dans sa mire. Vadeboncoeur plaide d'ailleurs pour un régime public et universel d'assurance-médicaments. Il rappelle, enfin, la nécessité d'une saine prévention (manger mieux, fumer moins, faire de l'exercice), qui passe d'abord par une meilleure redistribution de la richesse.

La réflexion présentée dans ce livre doit beaucoup, notamment, aux importants ouvrages *Le privé dans la santé* (PUM, 2008), d'un groupe d'experts québécois en administration de la santé, et *Le dernier des bien-portants* (PUL, 2008), du médecin américain Nortin M. Hadler, deux ouvrages déjà encensés dans cette chronique. Ce que Vadeboncoeur apporte au débat, c'est le point de vue incarné et costaud d'un médecin québécois engagé qui, comme Jacques Ferron, a choisi le parti «*des gens ordinaires*».

louisco@sympatico.ca

PRIVÉ DE SOINS
CONTRE LA RÉGRESSION TRANQUILLE EN SANTÉ
Alain Vadeboncoeur
Préface de Bernard Émond
Lux
Montréal, 2012, 304 pages

Les gauches françaises entre liberté et égalité

CHRISTIAN NADEAU

Ces deux volumes rassemblent l'essentiel des éléments d'analyse permettant d'obtenir un bilan critique de la gauche en France. Le premier volume est un panorama historique de la gauche, le second une anthologie d'autant plus utile qu'elle offre un grand nombre de textes à la limite introuvables.

Intellectuel et figure bien connue de la scène médiatique en France, éditorialiste au *Nouvel Observateur* et, depuis deux ans, au magazine *Marianne*, longtemps responsable syndical à la CFDT, Jacques Julliard est l'auteur d'une bonne vingtaine de livres sur la gauche, le syndicalisme et l'histoire des mouvements sociaux. Il a été également un défenseur d'un renouveau du socialisme en France et proche de ce qu'on a appelé la «*deuxième gauche*» et des milieux politiques entourant Michel Rocard. Il s'est ensuite distancé de ceux-ci, en rappelant l'importance des luttes sociales contre les grands pouvoirs économiques.

Sans être l'œuvre d'un historien professionnel, le récit proposé par Jacques Julliard a le mérite de brosser un tableau très exhaustif des gauches françaises, de l'époque des Lumières jusqu'à aujourd'hui. Après un rapide examen des principes constitutifs de la gauche, dont celui, cardinal, d'égalité, Julliard expose les origines religieuses de la gauche française en s'intéressant à l'opposition janséniste

au pouvoir de l'État. La Révolution française est déterminante, car elle contient déjà en elle-même les principales divisions entre une gauche révolutionnaire et une gauche jacobine où la puissance de l'État ne saurait être remise en question. Au XIX^e siècle, ce même type de clivage se vérifie dans les oppositions entre gauche socialiste et gauche libertaire.

Au cours des siècles, ce qui est en cause avec la gauche française est précisément l'idéal même de la République et le mariage parfois tumultueux entre les valeurs de l'égalité et celles de la liberté. Parmi les pages les plus intéressantes du livre, on retrouve celles sur le «*moment républicain*», soit entre 1848 et 1898, et les luttes des «*radicaux*» contre le catholicisme, jusqu'au «*grand schisme*» de l'entre-deux-guerres opposant communistes et socialistes. Outre la Commune de Paris, en 1871, qui a selon Julliard un statut particulier, la gauche connaît quatre moments révolutionnaires, soit 1789, 1793, 1830 et 1848. Par la suite, l'idéal révolutionnaire sera présent sans pour autant donner lieu au soulèvement.

L'un des moments clés de l'histoire de la gauche est, comme chacun sait, l'affaire Dreyfus (1894-1899). Cet épisode est crucial pour comprendre la manière dont les intellectuels ont investi la gauche, par l'écrit, mais aussi par la pétition, les appels, bref la mobilisation. Selon Julliard, les intellectuels, ne pouvant se constituer comme «*classe*», se sont alors regroupés comme un «*parti*», ou plus pré-

cisément comme des groupes organisés, par exemple la Ligue des droits de l'homme et du citoyen, en 1898.

À lire Jacques Julliard, toute l'histoire de la gauche française semble traversée par l'opposition exprimée en 1977 par Michel Rocard entre une gauche centralisatrice, jacobine et nationaliste et une gauche au contraire décentralisatrice, méfiante devant tout abus d'autorité et qui accorde volontiers sa confiance aux initiatives locales. Il reste à voir si ces deux gauches sont inconciliables. Comment espérer de réelles actions localisées sans l'appui de structures élargies? Pour le dire autrement, la gauche peut-elle véritablement marquer des points si elle est sans cesse marginalisée dans l'opposition et si ces aspirations ne se traduisent pas par des politiques publiques? Une chose est certaine: ces questions n'ont pas fini de hanter le parcours des gauches, en France comme ailleurs.

Collaborateur
Le Devoir

LES GAUCHES FRANÇAISES. 1762-2012: HISTOIRE, POLITIQUE, IMAGINAIRE
Jacques Julliard
Flammarion
Paris, 2012, 944 pages

LA GAUCHE PAR LES TEXTES. 1762-2012
Jacques Julliard et Grégoire Franconie
Flammarion
Paris, 2012, 456 pages

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

XXX^e Colloque des écrivains

TRANSMETTRE LA CULTURE

Enjeux et contenus de l'enseignement secondaire au Québec

À LA RECHERCHE D'UN SOCLE

Vendredi,
26 octobre 2012,
dès 9 h

Auditorium du Centre des archives
de Montréal de BANQ

535, avenue Viger Est
(angle Saint-Hubert)
Montréal

Entrée libre

Le colloque est coordonné
par M^{me} Lise Bissonnette

avec la collaboration de
MM. Yvan Lamonde
et Georges Leroux

Il sera suivi d'une réception
et du lancement des Actes
du colloque de 2011

AVEC LA PARTICIPATION DE

M^{me} Lise Bissonnette
M. Yvan Lamonde
M. Martin Boisseau
M^{me} Micheline Dumont
M^{me} Micheline Labelle
M. Benoît Melançon
M. Étienne Rouleau

RENSEIGNEMENTS

M^{me} Maude Levasseur, adjointe administrative • Académie des Lettres du Québec
Casier postal 417 — Succursale Rosemont, Montréal H1X 3C6 • 514 873-4496
secretariat@academiedeslettresduquebec.ca